
Réciprocité dans deux réécritures de « La Belle et la Bête »

Laina Daigneault-Desroches

Université de Sherbrooke

Résumé

Cet article a pour objectif de comparer deux nouvelles d'Angela Carter, soit « La jeune épouse du tigre » et « M. Lyon fait sa cour » (1979), qui sont deux réécritures de « La Belle et la Bête », un conte original écrit par Jeanne-Marie Leprince de Beaumont (1757). Il s'agit ici d'observer si les personnages féminins de Carter sont objets dans la relation à l'aide de « La rhétorique de l'érotisme » (1978) de Guiraud. Les scripts sexuels de Gagnon (2008) seront aussi mobilisés afin de voir si les scénarios normalement convoqués dans les contes de fées sont repris par Carter. À la lumière de l'analyse du langage et des scripts, la dynamique de la réciprocité dans la relation entre Belle et la Bête sera étudiée dans les trois contes.

Mots-clés : Script sexuel, réciprocité, conte, érotisme.

Dans les textes littéraires, les représentations des rencontres sexuelles et des relations entre les hommes et les femmes sont souvent configurées par la société phallocentrique. Elles sont sans cesse rejouées, notamment dans les contes de fées, ce qui participe à les ancrer dans la culture populaire. Dans ces histoires, les auteurs convoquent des scripts sexuels dans lesquels les femmes sont passives et vierges et les hommes actifs, incarnant souvent une métaphore de la sexualité (Bettelheim, 1976). Dans *Psychanalyse des contes de fées*, Bruno Bettelheim dédie un chapitre entier à ce protagoniste masculin représentant la sexualité. Selon le chercheur, la métaphore est particulièrement explicite lorsque que l'homme se transforme en bête (Bettelheim, 1976). Ainsi, comme l'animal sauvage qui est effrayant, la sexualité est angoissante pour les héroïnes. Par conséquent, les contes de fées enseignent implicitement aux jeunes filles à avoir peur de la sexualité. En outre, le mariage est présenté comme la réussite ultime pour les femmes; pensons à Cendrillon, à Blanche Neige ou à la Belle au Bois Dormant. Leur fin heureuse ne se concrétise-t-elle pas par le mariage? Hypotextes populaires, les contes de fées inspirent plusieurs adaptations. Si certains auteurs utilisent la réécriture pour reconduire les scènes dans lesquelles la femme est objet, d'autres les déconstruisent dans leurs récits. Angela Carter est un exemple d'auteure qui adapte les contes de fées afin d'en changer le message. Dans *La compagnie des loups* (1979, 1985 pour la traduction française), elle reprend sept histoires, modifie le rôle des héroïnes et imagine un nouveau type de relation entre elles et leur partenaire. Pour les fins de cet article, je me pencherai sur les deux versions de *La Belle et la Bête*, intitulées « M. Lyon fait sa cour » et « La jeune épouse du tigre »³³, que je comparerai à celle de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont

³³ Lorsque je me référerai à « M. Lyon fait sa cour », j'utiliserai « Carter 1997a » et lorsque je me référerai à « La jeune épouse du tigre », j'utiliserai « Carter 1997b » dans le corps du texte.

(1757). J'ai choisi cette version, même si ce n'est pas l'originale, car c'est souvent sur celle-ci que les auteurs et cinéastes se basent pour construire leur récit.

Il me semble pertinent d'étudier la réciprocité entre les personnages en prenant les scripts sexuels comme outil d'analyse, puisque ceux-ci sont bien présents dans les contes de fées. À quoi servent la reconduction et la déconstruction de certaines scènes clés de *La Belle et la Bête* de Leprince de Beaumont dans les deux versions de Carter? La femme passe-t-elle d'objet à sujet? Quel est son rapport à la virginité? À la sexualité? Le mariage a-t-il une importance particulière? Y a-t-il réciprocité dans les interactions entre les personnages?

Pour répondre à ces questions, je me baserai, d'abord, sur « La rhétorique de l'érotisme » (1978) de Pierre Guiraud. Il s'intéresse au vocabulaire employé par les auteurs dans les textes littéraires, car « une étude des formes symboliques et métaphoriques de la sexualité serait incomplète sans un examen de son propre vocabulaire, des mots et des images au moyen desquels elle s'exprime dans la littérature érotique » (Guiraud, 1978, p. 109). J'examinerai, à l'aide de l'étude de Guiraud, le sens des termes employés par Leprince de Beaumont et par Carter afin d'observer quels personnages sont actifs et lesquels sont passifs dans les trois textes du corpus. Je m'appuierai ensuite sur l'*Histoire de la sexualité* (1976) de Michel Foucault. Dans son chapitre « Le dispositif de la sexualité », celui-ci se penche en partie sur le dispositif d'alliance, un « système de mariage, de fixation et de développement des parentés, de transmission des noms et des biens » (Foucault, 1976, p. 140). Le dispositif d'alliance « se charpente autour d'un système de règles définissant le permis et le défendu » (Foucault, 1976, p. 140) en plus d'avoir parmi ses objectifs principaux « de reproduire le jeu des relations et de maintenir la loi qui les régit » (Foucault, 1976, p. 140). En outre, il « est fortement articulé sur l'économie à cause du rôle qu'il peut jouer dans la transmission ou la circulation des richesses » (Foucault, 1976, p. 141). Foucault s'intéresse également aux pouvoirs qui circulent entre les sujets. Il croit qu'il n'existe pas un, mais plusieurs pouvoirs, qui se partagent entre les personnes. Il est possible, donc, d'être à la fois sujet et objet dans une relation. De plus, John Gagnon se penche, dans *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir* (2008), sur la notion de scripts sexuels. Il explique que ces scripts sont des scénarios susceptibles d'être rejoués dans les rencontres sexuelles. Il pose trois niveaux de scripts : les scénarios culturels, les scripts interpersonnels et les scripts intrapsychiques. Les premiers fonctionnent au niveau de la vie collective, les deuxièmes « opèrent au niveau de l'interaction sociale, et leur acceptation et leur utilisation constituent le fondement de conduites sociales structurées et continues » (Gagnon, 2008, p. 84). Les derniers « représentent le contenu de la vie mentale » (Gagnon, 2008, p. 85). Les trois types de scénarios s'influencent entre eux. En m'appuyant sur les théories de Foucault, de Guiraud et de Gagnon, j'isolerais les passages où il est question de virginité, de mariage et de sexualité effrayante pour les analyser dans le but de voir si Carter reconduit les scripts sexuels présents dans les contes de fées. Finalement, je tenterai d'établir s'il y a réciprocité entre les protagonistes dans les relations. J'emploierai les termes « agentivité » et « réciprocité », que je me dois de définir.

Le terme agentivité

désigne la capacité d'agir d'un sujet, et permet de penser ce dernier non pas comme le simple jouet de forces idéologiques et sociales, mais comme étant à la fois constitué par celles-ci et capable de les remanier. Cette capacité devrait permettre de faire des changements dans sa conscience individuelle, dans sa vie

personnelle et dans la société, de s'autodéterminer, de prendre des décisions et d'agir en accord avec ses désirs et ses valeurs. (Lord, 2009, p. 13)

Le terme « réciprocité » signifie que chaque sujet est capable de percevoir l'autre comme objet et de se percevoir lui-même comme un objet pour l'autre. La relation est donc potentiellement égalitaire et les agents ont la possibilité de changer leur rôle (Boisclair, 2013, p. 1).

Mon objectif est de vérifier si les protagonistes féminins sont soumis aux personnages masculins dans la relation, mais aussi de voir si cette dernière est empreinte de réciprocité. Je veux également comparer les scripts sexuels convoqués dans « La Belle et la Bête » à ceux mis en scène par Carter, particulièrement celui de la virginité de la femme avant le mariage et celui de la peur de la sexualité. Selon moi, Carter subvertit les stéréotypes féminins relayés par les contes de fées et ses héroïnes font preuve d'agentivité.

1. Que peut nous apprendre le vocabulaire?

Selon Pierre Guiraud « l'érotisme est essentiellement un langage, un système de signes et une symbolique » (Guiraud, 1978, p. 107). Aussi me semble-t-il pertinent d'étudier le vocabulaire dans les trois contes du corpus afin d'étudier les relations de pouvoir. Dans la version de Leprince de Beaumont, la première fois que Belle soupe avec la Bête, elle pense : « La Bête veut m'engraisser avant de me manger puisqu'elle me fait faire si bonne chère » (Leprince de Beaumont, (S. d.), p. 4). Dans ce passage, Belle anticipe les actions que fera la Bête, c'est cette dernière qui est le plus susceptible d'agir parce qu'elle est le sujet de la phrase. Ainsi, Belle place la Bête comme sujet. Pour Guiraud, le mot *manger* a une connotation sexuelle : on pense à *dévorer*, à la consommation de la sexualité (Guiraud, 1978, p. 124). Belle pense donc d'emblée que la Bête est davantage active, que c'est elle qui entreprend les actions. De plus, Guiraud soutient que

[l]'amour est aussi une relation sociale [...]. [L'amour] peut être conç[u] comme une simple *fréquentation* [...]. De l'idée de *fréquentation*, est parente celle de *visite* et donc celle de *voir*, au sens de "voir tous les jours, régulièrement" [...]. Une autre forme de la relation sociale est la *conversation*. [...] Tous ces mots peuvent être pris dans une acception érotique : *converser*, *entretenir*, [...] *parler*, *jaser*, [...] etc. (Guiraud, 1978, p. 121³⁴)

Ainsi, dans les phrases « [t]ous les soirs, la Bête lui ren[d] visite [à Belle] et parl[e] avec elle pendant le souper » ou dans « [Belle ne craint plus] le moment de sa visite » (Leprince de Beaumont, (S. d.), p. 6), on peut prendre les mots « visite » et « parler » au sens érotique tel que proposé par Guiraud. De plus, comme c'est le monstre qui rend visite à Belle, et que cette dernière « atten[d] » (Leprince de Beaumont, (S. d.), p. 7) d'être visitée, la Bête est active alors que Belle est passive. Donc, chez Leprince de Beaumont, l'homme est agentif et Belle est soumise et est objet. Par conséquent, une analyse du langage permet de montrer que Belle ne détient aucun pouvoir réel dans cette version, contrairement à la Bête.

³⁴ Souligné dans le texte.

Il n'en va pas de même chez Carter. Dans sa première version, « M. Lyon fait sa cour », les deux personnages semblent passifs et impuissants. La Bête n'ordonne rien à Belle, mais lui « suggère » (Carter, 1997a, p. 95) plutôt de rester chez lui. Il lui parle avec « hésitation » (Carter, 1997a, p. 97) et est « contr[aint] à maîtriser sa timidité » (Carter, 1997a, p. 97). Quand il voit la photo de Belle pour la première fois, il est « presque [au] début de la soumission » (Carter, 1997a, p. 94). De plus, le soir avant de la quitter, il « se jet[e] à ses pieds et enfouit sa tête dans son giron » (Carter, 1997a, p. 98). Ici, l'image de la soumission est assez forte : la Bête se met à genoux devant Belle. Plus tard, il « se laiss[e] tomber impuissant devant elle » (Carter, 1997a, p. 99), ce qui achève de dresser un portrait de sa passivité. Quant à Belle, elle est tout aussi soumise que le héros. Elle est incapable d'agir, voire de parler devant la Bête : « les efforts de conversation se mu[ent] en sable dans sa bouche; la conversation dans les meilleures circonstances possibles, n'[a] jamais été le fort de la Belle, et elle y [est] mal entraînée » (Carter, 1997a, p. 97). Les mots « conversation » et « entraînée » peuvent faire allusion à l'initiation sexuelle de la jeune femme : elle n'a jamais été éduquée à la sexualité. Elle est, en outre, incapable d'être sujet dans la relation même si elle en a la possibilité. Par exemple, elle veut embrasser le front de son partenaire avant de le quitter, mais elle « ne p[eut] se résoudre à le toucher de son plein gré » (Carter, 1997a, p. 99). À première vue, Belle et la Bête sont passifs dans « M. Lyon fait sa cour ». Cependant, les personnages sont agentifs à certains moments. Belle est capable de parler avec la Bête s'il fait aussi des efforts : « elle se m[et] bientôt à jaser avec lui comme si elle l'avait connu depuis toujours » (Carter, 1997a, p. 97). Selon Guiraud, le verbe *connaître* est éloquent : « *voir, fréquenter, c'est aussi connaître; métaphore qui récupère l'antique sens "biblique" » (Guiraud, 1978, p. 122). Belle est ici sujet. Comme c'est la Bête qui entame la conversation en « pos[ant] des questions », on peut déduire que le monstre a aussi un rôle de sujet par moment. Donc, dans cette version du conte, Belle est majoritairement passive, bien qu'elle soit quelques fois agentive. Il en va de même pour son partenaire masculin.*

Dans « La jeune épouse du tigre », Belle « appart[ient] » (Carter, 1997b, p. 111) à la Bête : elle a été « perdue aux cartes » (Carter, 1997b, p. 105) par son père. Elle est placée en tant qu'objet dès le début du conte. Cette impression est d'ailleurs renforcée par le titre, qui nous fait comprendre que Belle est la possession de la Bête. L'animal, en outre, est appelé « Sa Seigneurie » (Carter, 1997b, p. 106) ou le « Maître » (Carter, 1997b, p. 110). Selon Guiraud, comme « tous les maîtres, le mâle rêve d'une reddition inconditionnelle et toute revendication est une mise en cause de sa puissance et de son autorité qui se retournent haineusement contre sa partenaire » (Guiraud, 1978, p. 132). Ainsi, la Bête ne « suggère » rien à Belle, comme le fait le personnage dans la première version de Carter, mais l' « oblig[e] » (Carter, 1997b, p. 123) à se mettre nue afin de réaffirmer sa domination. Par ailleurs, l'initiation sexuelle de Belle a été faite par ses servantes, quand elle était jeune : « Dans la cour de la ferme, où les bonnes gloussantes m'initiaient aux mystères de ce que le taureau faisait aux vaches [...] » (Carter, 1997b, p. 112). Comme l'explique Guiraud, « l'amour [est] une action *faite* par un agent masculin sur un patient féminin, [on retrouvera donc] le verbe *faire* avec un sujet du masculin et un complément d'objet du féminin » (Guiraud, 1978, p. 112³⁵). Dans le passage, le sujet masculin (« le taureau ») est agent parce que c'est lui qui fait l'action et le complément d'objet est féminin (« les vaches »). L'auteure contribue ainsi à donner le ton au reste du conte : le mâle sera sujet. Or, l'héroïne n'accepte pas pour autant son rôle d'objet. Quand Belle était jeune, sa gouvernante ne parvenait pas à la « dompter » (Carter, 1997b,

³⁵ L'auteur souligne.

p. 112). Ici, il semble que la jeune femme refuse une certaine passivité féminine. De plus, elle ne choisit pas n'importe quelle monture : « Le petit hongre noir [...] m'accueillit d'un hennissement [...], et je sus qu'il était fait pour être monté par moi » (Carter, 1997b, p. 121). Un hongre étant un cheval mâle castré, Belle donne clairement une image de domination dans laquelle elle détient le pouvoir. Alors que Guiraud nous dit que « la relation locative métaphorise surtout une chevauchée de la monture féminine conduisant son maître au plaisir » (Guiraud, 1978, p. 111), Carter inverse les rôles en permettant à la femme de chevaucher le cheval mâle castré. Qui plus est, la Bête n'est pas toujours dominante. Par exemple, lorsque le laquais demande à Belle de se mettre nue, l'animal est « honteux de sa propre requête » (Carter, 1997b, p. 116). Il a aussi besoin d'un intermédiaire (le laquais) pour traduire ses pensées parce qu'il ne peut pas parler : son « grondement entrave son élocution » (Carter, 1997b, p. 108). Comme Belle est la narratrice de cette version du conte et que le monstre ne peut pas parler, Carter le prive d'un certain pouvoir pour le donner à la femme. Selon Guiraud, l'amour peut prendre la forme d'une conversation³⁶. Ainsi, si la Bête ne peut prendre part à la conversation, qui est une métaphore de la sexualité pour Guiraud, elle est passive tandis que Belle, qui parle, est agentive. Dans l'ensemble, les deux personnages détiennent parfois du pouvoir et en sont privés à certains moments. En outre, dans cette version, les personnages veulent tous deux détenir le pouvoir.

Somme toute, une analyse du vocabulaire utilisé dans les trois récits permet de voir que Carter rejoue partiellement les scènes de la version originale. Dans « La jeune épouse du tigre », Belle est loin d'être aussi passive que les autres personnages féminins. De plus, la Bête dans « M. Lyon fait sa cour » est moins agentive que les deux autres animaux. Alors que les héros de Leprince de Beaumont semblent être confinés dans leur rôle, les protagonistes de Carter, eux, sont parfois agentifs et parfois passifs. Ainsi, si le pouvoir circule entre la Belle et la Bête dans les histoires de Carter, il est uniquement détenu par l'homme dans la version de Leprince de Beaumont.

2. L'importance de la virginité et la peur de la sexualité

Afin de comprendre les relations de pouvoir dans les trois versions de *La Belle et la Bête*, il convient également d'analyser le dispositif d'alliance proposé par Foucault. De plus, les scripts sexuels de la virginité et de la peur de la sexualité sont présents dans les trois contes. Ils appartiennent à la catégorie des scénarios culturels. Comme il y a toujours une transaction entre le père et la Bête, Belle est présentée comme un objet d'échange. Ceci rappelle le dispositif d'alliance de Foucault : la femme assure une « transmission [...] des biens » (Foucault, 1976, p. 140). Dans la première version, celle de Leprince de Beaumont, Belle s'offre contre la vie de son père et un coffre d'or qui permet de rembourser les dettes de la famille; elle se place elle-même en tant qu'objet. Dans la deuxième version, elle est donnée à la Bête parce qu'il a promis d'apporter une aide financière au père. Dans la troisième version, elle est carrément perdue aux cartes, elle est donc mise au même niveau qu'un bien matériel : « N'allez pas croire que mon père m'estimait moins que la rançon d'un roi — mais il ne m'estimait *pas plus* que la rançon d'un roi » (Carter, 1997b, p. 109³⁷). Dans les deux versions de Carter, la vie du père n'est pas en jeu, ce qui met en exergue le rapport économique-sexuel (Tabet, 2004). Carter montre que la principale

³⁶ Voir citation aux deux pages suivantes.

³⁷ Souligné dans le texte.

motivation de la perte de Belle n'est pas la vie du père, mais bien l'argent que ce dernier peut faire en donnant, voire en vendant, sa fille. Au fond, la Bête paie pour posséder Belle.

Par ailleurs, dans les deux premières versions, le père reconduit sa fille au château de la Bête. On peut voir là une allusion au rituel du mariage, plus particulièrement au moment où le père donne sa fille au futur époux en la guidant jusqu'à l'autel. Dans la troisième version, cette image revient, car le valet donne à l'héroïne un bouquet de roses avant de la conduire à la Bête. Selon Guiraud, « tout "être du sexe féminin" est voué à passer de la puissance paternelle à la puissance patronale et à la puissance maritale » (Guiraud, 1978, p. 126). Ce rappel du mariage renforce la passivité de la jeune femme, qui ne semble pas avoir de contrôle sur sa vie. Le champ lexical de la pureté est abondamment utilisé pour décrire la demoiselle, valorisant ainsi le script hétéronormatif qui prône la virginité de la femme. Selon Guiraud, « toute sa valeur [à la femme] est dans sa "nouveauté" et, par dessus tout, dans sa "virginité" » (Guiraud, 1978, p. 129). Chez Leprince de Beaumont, elle est « vertueuse » (Leprince de Beaumont, (S. d.), p. 4) et « bien bonne » (Leprince de Beaumont, (S. d.), p. 4). La Bête dit même que ce qu'elle aime le plus au monde sont les roses (Leprince de Beaumont, (S. d.), p. 3), le cadeau que Belle réclame à son père. Comme la rose est souvent associée à la virginité (Bettelheim, 1976, p. 496), on peut croire que le monstre « aime le plus au monde » les femmes vierges. Dans « M. Lyon fait sa cour », Belle est « immaculée », « sacrificielle » (Carter, 1997a, p. 95). Dans la troisième version, elle est « une jeune femme de qualité » (Carter, 1997b, p. 119) et « d'honneur » (Carter, 1997b, p. 117), « fière » (Carter, 1997b, p. 124) et « vierge » (Carter, 1997b, p. 122). Or, le champ lexical pour décrire la transaction rappelle plus la prostitution que le mariage. Belle est « perdue aux cartes » (Carter, 1997b, p. 105), je le rappelle. Elle est « achetée et vendue, [...] passée de main en main » (Carter, 1997b, p. 123). Plus encore, « ma propre peau est mon unique capital, et le jour [est] venu de faire mon premier investissement » (Carter, 1997b, p. 113), pense-t-elle lorsqu'elle se sent prête à rejoindre la Bête dans sa chambre. Il est intéressant de constater qu'au début du récit, elle est très passive. Dès qu'elle est chez la Bête, cependant, elle gère elle-même la valeur de son corps, ce qui renforce considérablement son refus d'être un objet. Carter dote d'ailleurs son personnage d'une conscience critique, ce qui rend le refus d'être objet très explicite. Elle fait ainsi preuve d'agentivité en voulant contrôler elle-même la perte de sa virginité.

Un autre rappel de la chasteté est le symbole de la rose, présent dans les trois textes du corpus. Si, dans la version de Leprince de Beaumont, on ne mentionne pas sa couleur, chez Carter, elle est toujours blanche pour insister sur la pureté de la virginité. De plus, celle-ci semble être importante pour les deux héroïnes de Carter. Dans « M. Lyon fait sa cour », lorsque Belle quitte la Bête,

elle lui envo[ie] des fleurs, des roses blanches en retour pour celles qu'il lui avait données, et quand elle sor[t] de la boutique du fleuriste, elle éprouv[e] un sentiment soudain de parfaite liberté, comme si elle venait d'échapper à un danger inconnu; comme si elle avait été effleurée par la possibilité d'un changement, mais, en définitive, était restée intacte. (Carter, 1997a, p. 100)

Les roses suggèrent la chasteté, et le « danger inconnu » que craint Belle est la défloration. On peut comprendre la « possibilité d'un changement » comme étant la perte de la virginité. Et si Belle est restée intacte, c'est qu'elle est restée vierge. Dans cet extrait, Belle est sujet de la relation, car elle prend l'initiative d'envoyer des fleurs à la Bête. C'est parce qu'elle accomplit ce

geste qu'elle se sent en « parfaite liberté », pas parce qu'elle a quitté le château de la Bête. Il y a une scène semblable dans « La jeune épouse du tigre » : « En brisant une tige, [Belle se] pique le doigt de telle sorte qu'il [la Bête] reçoit sa rose toute maculée de sang » (Carter, 1997b, p. 111). La rose rappelle la virginité de Belle, alors que la rupture de la tige et la blessure que Belle s'inflige en se transperçant le doigt avec l'épine sont des éléments symbolisant la défloration. Pour Bettelheim, « la fleur brisée — la rose en particulier — est le symbole de la défloration. » Cette métaphore est « une anticipation de la perte de sa virginité [à Belle] » (Bettelheim, 1976, p. 496). Or, c'est Belle qui brise la tige de la fleur, ce qui annonce qu'elle contrôle la perte de sa virginité. D'ailleurs, dans la scène finale du conte, elle se rend de son propre chef dans la chambre de la Bête pour avoir une relation sexuelle. Il semble que Carter, en reprenant les métaphores canoniques des contes de fées, notamment en symbolisant la virginité de ses héroïnes avec une rose blanche, resignifie le script sexuel de la chasteté. Cependant, les deux femmes contrôlent ce qui touche à leur chasteté (ou à la perte de celle-ci) et font preuve, par conséquent, d'agentivité.

En outre, Leprince de Beaumont laisse croire, dans sa version du conte, que la sexualité doit être effrayante pour la jeune femme. Rappelons que Foucault pose « quatre grands ensembles stratégiques, qui développent à propos du sexe des dispositifs spécifiques de savoir et de pouvoir », dont celui de la « pédagogisation du sexe de l'enfant » (Foucault, 1976, p. 137). Selon les observations du théoricien, il serait de mise de priver les enfants du savoir du sexe. De plus, selon Bettelheim, quand on est jeune « la sexualité [...] pren[d] la forme de quelque chose d'animal, quelque chose qui fait peur, qu'il faut cacher et fuir comme la peste » (Bettelheim, 1976, p. 462). Autrement dit, les enfants doivent être tenus éloignés de la sexualité en plus d'en être privés. Ainsi, Belle doit avoir peur du sexe : c'est le cas dans toutes les versions du conte. Comme le suggère Bettelheim, l'amour que Belle éprouve pour son père dans la version de Leprince de Beaumont est transféré à la Bête. « Le sexe doit être expérimenté par l'enfant comme quelque chose de repoussant tant que ses désirs sexuels sont reliés à ses parents » (Bettelheim, 1976, p. 498). Au début du récit, « Belle veut tenir compagnie à son père encore quelques années, elle est trop jeune pour se marier » (Leprince de Beaumont, (S. d.), p. 1). Par contre, elle est obligée de vivre avec la Bête même si elle en a peur. Suivant la logique voulant que « le côté masculin de la sexualité est bestial » (Bettelheim, 1976, p. 466), la peur de la Bête est une métaphore de la peur du sexe. Belle apprend lentement à connaître et à apprécier son hôte, apprivoisant ainsi la sexualité. À la toute fin de l'histoire, comme le sexe n'est plus effrayant, la Bête se transforme en homme, il prend une forme « connue » de la jeune femme, ce qui la sécurise.

Carter semble reconduire le script culturel de la sexualité défendue aux jeunes femmes. Dans « M. Lyon fait sa cour », Belle est effrayée par la Bête : « comme il était étrange », pense-t-elle.

Elle trouvait son effarente [*sic*] différence d'avec elle-même presque intolérable; cette présence l'étouffait. Il faisait comme une lourde pression insonore qui pesait sur elle dans sa maison comme si elle s'était dressée sous l'eau, et lorsqu'elle voyait les grosses pattes posées sur les bras de son fauteuil, elle songeait : elles sont la mort de tous les tendres herbivores. Et c'était ce qu'elle se sentait elle-même. Demoiselle Agnelle [...]. (Carter, 1997a, p. 95)

C'est en fait la sexualité qui est étrange, différente et inconnue. Elle a l'impression que les « grosses pattes » de la bête vont lui faire du mal, qu'elles sont dangereuses. De plus, elle est montrée comme se plaçant elle-même en position de dominée : elle ne pense pas seulement que la Bête est différente, elle a l'impression qu'il va la manger comme un lion engloutirait un agneau. Dans la troisième version, Belle pense :

les terreurs enfantines devenues chair et cuir; la première, la plus archaïque des terreurs, la terreur de la dévoration. [...] [E]t moi, blanche, agitée de tremblements, nue, l'approchant comme pour lui offrir, en moi-même, la clé d'un royaume paisible dans lequel son appétit ne serait pas forcément ma perte. [...] Il s'approcha de plus en plus près jusqu'à ce que je sente le dur velours de sa tête contre ma main, puis une langue râpeuse aussi abrasive que du papier de verre. « Il va m'arracher la peau à coups de langue! » Et chaque coup de langue déchirait peau après peau, toutes les peaux d'une existence en ce monde. (Carter, 1997b, p. 128-129)

Les terreurs enfantines font référence à la sexualité, puisque Belle se dirige vers la chambre de la Bête, prête à s'offrir à lui. Belle dit que « son appétit [à la Bête] ne serait pas forcément ma perte », ce qui indique qu'elle n'a plus peur de la sexualité, qu'elle est prête à se donner à la Bête. De plus, on retrouve une métaphore du dépucelement de Belle dans ce passage. Le mot « déchirait » rappelle l'hymen qui se rompt lors de la première relation sexuelle. Cette idée est renforcée par la peau de Belle qui se déchire.

En somme, Carter subvertit les scripts de la virginité et de la peur de la sexualité dans ses contes. Alors que les deux premières héroïnes n'ont pas de relation sexuelle avec l'animal, Belle, dans « La jeune épouse du tigre », n'a plus peur de la sexualité lorsqu'elle se donne à la Bête, car cette dernière a toujours sa forme bestiale, effrayante. De plus, la transaction entre le père et la Bête rappelle celle du mariage et celle de la prostitution dans la troisième version. En outre, les trois héroïnes sont vierges, ce qui est valorisé dans l'économie du récit. Plus encore, cette virginité est achetée par la Bête, concrétisant ainsi un échange économique-sexuel. Or, les deux Belle mises en scène par Carter sont plus agentives que celle de Leprince de Beaumont, notamment parce qu'elles manifestent le désir de contrôler leur corps.

3. Vers une réciprocité

Une analyse de la langue et des scripts sexuels a montré que les héroïnes de Carter sont agentives. Mais les relations qu'elles entretiennent avec les héros masculins sont-elles égalitaires? L'analyse de la transformation du monstre en prince peut fournir une réponse à cette question. Dans la version de Leprince de Beaumont, la Bête se transforme après que Belle lui ait avoué ses sentiments. Ce conte « affirme à l'auditeur que, malgré leur apparence différente, l'homme et la femme peuvent réaliser une union parfaite si leurs personnalités [*sic*] se conviennent et s'ils sont liés l'un à l'autre par l'amour » (Bettelheim, 1976, p. 496). Selon Bettelheim, « [i]l faut supposer [...] que pour que l'union soit heureuse, c'[est] la femme qui d[oit] surmonter son dégoût du sexe et de sa nature animale [à la Bête] » (Bettelheim, 1976, p. 465). Belle doit donc accepter la sexualité effrayante qu'on lui impose. Chez Carter, c'est plutôt la réciprocité qui est un déclencheur de la transformation de la Bête. Dans « M. Lyon fait sa cour », à la fin du conte, Belle « se jet[e] sur lui [...] et couvr[e] ses pauvres pattes de baisers »

(Carter, 1997a, p. 103) pour la première fois du conte. Belle est sujet puisque c'est elle qui agit. Quand les deux protagonistes cohabitent, au début du récit, la Bête embrasse les mains de la Belle avant de la quitter, et cela terrorise la jeune femme. À la fin, cependant, quand elle voit que son partenaire est mourant, la demoiselle n'hésite pas à le couvrir de baisers. En ce sens, Carter nous dit que la magie n'opère qu'une fois qu'il y a réciprocité : il faut que Belle initie l'action pour que l'animal reprenne sa forme humaine.

Une scène semblable se produit dans l'autre version de Carter. Belle part en forêt avec la Bête et son laquais. Ce dernier lui dit qu'elle est obligée de se mettre nue, sinon le monstre va, lui, se déshabiller. La jeune femme a très peur à l'idée de le voir sans son déguisement d'homme. Quand la Bête se dénude, le serviteur veut couvrir son maître, mais Belle refuse et enlève ses vêtements à son tour. Par conséquent, une fois que l'animal se dénude, Belle en est elle aussi capable. Bien que ce soit la Bête qui initie ce mouvement, il y a une équivalence dans les actions des personnages parce que Belle imite, de son propre chef, les gestes du monstre. C'est d'ailleurs à partir de ce moment qu'elle fait un trait sur son ancienne vie, avec son père, et qu'elle va de son plein gré dans la chambre de la Bête pour avoir une relation sexuelle avec elle. En ce sens, il y a réciprocité à la fin de ce conte, car les deux protagonistes initient des gestes semblables. Chacun enlève ses vêtements et se laisse regarder par l'autre (ils sont ici à la fois sujets et objets), et Belle s'offre volontairement à la Bête. Ce qui est intéressant dans cette version, c'est que Belle se transforme en tigresse. En effet, la Bête lèche la peau de son amante et cette dernière découvre « la patine naissante d'un pelage luisant » (Carter, 1997b, p. 129). La métamorphose est ici symbole de réciprocité et d'égalité. La Bête transforme Belle en animal pour qu'ils soient égaux. La réciprocité, déjà bien entamée, s'achève avec cette transformation. De plus, selon Gagnon, dans les scripts hétéronormés des rencontres sexuelles,

[l]es hommes doivent traditionnellement adopter un comportement expressif, faire les premiers pas, conduire aux étapes suivantes et maîtriser les différentes pratiques sexuelles (même si les femmes peuvent aussi tenter des « ouvertures », le plus souvent couronnées de succès). On attend des femmes qu'elles soient plus passives, plus obéissantes. (Gagnon, 2008, p. 94)

Si Carter nous présente d'abord deux versions de Belle qui reconduisent ces scripts sexuels (en laissant la Bête faire les premiers pas, notamment), les deux jeunes femmes dérogent de ce schéma en devenant agentives à la fin du récit. Plus encore, c'est précisément ce qui permet la transformation. Cependant, les propos de Bettelheim cités ci-dessus (« [i]l faut supposer [...] que pour que l'union soit heureuse, c'[est] la femme qui d[oit] surmonter son dégoût du sexe et de sa nature animale » (Bettelheim, 1976, p. 465)) peuvent être appliqués aux contes de Carter. En effet, les deux demoiselles de Carter acceptent la Bête sous sa forme animale avant qu'il y ait transformation. Elles doivent faire le sacrifice de la beauté. Est-ce que cela remet la réciprocité en question? Je ne crois pas. Les deux contes de Carter semblent pouvoir se faire écho. Dans « M. Lyon fait sa cour », Belle voit la Bête comme un lion et elle se perçoit comme un agneau. Dans le second, elle dit que sa nouvelle ville ressemble à « un vallon béni où le lion s'allonge pour dormir avec l'agneau » (Carter, 1997b, p. 105), mais que « le tigre ne se couchera jamais près de l'agneau, il ne reconnaît aucun pacte qui ne soit réciproque. Ce sera l'agneau qui apprendra à courir avec le tigre » (Carter, 1997b, p. 124). Ainsi, ces phrases clés doivent être lues en parallèle et elles lient les contes entre eux. Carter confirme, d'une part, que les personnages doivent changer, évoluer pour être égaux à leur compagnon. Ils doivent devenir comme l'Autre. D'autre

part, les héros de ses récits doivent entretenir une relation réciproque : le lion se couche au côté de l'agneau et devient aussi tendre que lui, alors que l'autre agneau court au côté du tigre pour apprendre à être féroce. Autrement dit, dans une des versions, l'homme change pour la femme alors que dans l'autre, la femme change pour l'homme.

En bref, dans « La jeune épouse du tigre », la sexualité conserve sa forme effrayante alors que dans les deux autres versions, elle devient rassurante en reprenant une forme humaine. Carter déroge donc du script dominant dans son dernier conte. De plus, ce qui déclenche la métamorphose des personnages diffère chez les deux auteures. Alors que chez Leprince de Beaumont, Belle doit accepter d'aimer la Bête comme elle est pour voir son prince apparaître, chez Carter, Belle doit *agir*, elle doit reproduire les actes de la Bête et devenir agentive. Or, en plaçant ses deux contes en parallèle, l'auteure britannique montre que les deux partenaires doivent changer pour qu'il y ait réciprocité.

À la lumière de cette analyse, je crois que « M. Lyon fait sa cour » et « La jeune épouse du tigre » mettent en scène l'égalité dans les relations entre les hommes et les femmes. Les scripts sont partiellement subvertis, puisque les héroïnes de Carter sont plus agentives que celle de Leprince de Beaumont. De plus, la déconstruction de certains aspects permet un transfert de pouvoir entre les personnages, ce qui rend les relations plus égalitaires. Si le vocabulaire employé par Leprince de Beaumont décrit une Belle assujettie à la Bête, on ne peut pas en dire autant pour Carter. Les personnages semblent plutôt inverser leur rôle selon les situations. De plus, l'analyse de certains scripts a montré que Carter et Leprince de Beaumont inscrivent leurs récits dans le dispositif d'alliance de Foucault et qu'elles reproduisent les scénarios culturels de la virginité et de la peur du sexe. Pourtant, les deux jeunes femmes mises en scène par Carter exercent un certain contrôle sur leur chasteté. En outre, la seconde héroïne n'a plus peur de la sexualité à la fin du conte. Carter fait aussi en sorte, dans ses deux versions, que les protagonistes féminins puissent être sujets et agir (Belle prend possession de son corps dans « La jeune épouse du tigre » et elle embrasse la Bête dans « M. Lyon fait sa cour »). Ainsi, la morale de l'histoire change complètement. Alors que le conte de Leprince de Beaumont nous enseigne qu'il ne faut pas juger un homme selon son apparence, ce texte de Carter nous dit plutôt que les relations entre un homme et une femme doivent être égalitaires. Or, mon analyse est loin d'être complète : plusieurs autres éléments pourraient être pris en compte pour répondre à cette question. Il serait également intéressant d'étudier le rapport aux lieux dans le but de voir ce qu'il peut nous apprendre sur la réciprocité entre les personnages. Bien que le château de la Bête ne change pas d'aspect au cours du récit dans la version de Leprince de Beaumont, il se métamorphose considérablement dans « M. Lyon fait sa cour ». Dans « La jeune épouse du tigre », c'est la chambre de Belle qui est différente avant et après qu'elle se soit déshabillée pour la Bête.

Corpus

- CARTER, A. (1997). *La compagnie des loups* (traduit de l'anglais par Jacqueline Huet). Paris : Éditions du Seuil.
- LEPRINCE DE BEAUMONT, J.-M., (s.d.) *La Belle et la Bête*, [PDF].
Repéré à <http://bdemaug.free.fr/litterature/bellebete.pdf>.

Bibliographie

- BETTELHEIM, B. (1976). *Psychanalyse des contes de fées* (traduit de l'anglais par Théo Carlier). Paris : Robert Laffont.
- BOISCLAIR, I. (2013). *Mitoyenneté, réciprocité : recherche de nouveaux espaces/de nouvelles dynamiques relationnelles dans Unless de Hélène Monette (1995)*. Communication présentée au Colloque « Technologies croisées : sexe, genre, sexualité et espace dans les textes contemporains » de l'ALCQ, Victoria.
- BUTLER, J. (2005). Sujets de sexe/genre/désir. Dans J. BUTLER, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion* (p. 59-111) (traduit de l'anglais par Cynthia Kraus). Paris : La Découverte.
- FOUCAULT, M. (1976). Le dispositif de la sexualité. Dans M. FOUCAULT, *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir* (p. 99-173). Paris : Gallimard.
- GAGNON, J. (2008). L'utilisation explicite et implicite de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité. Dans J. GAGNON, *Les Scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir* (p. 69-135) (traduit de l'anglais par Marie-Hélène Bourcier avec Alain Giami). Paris : Payot.
- GAUVIN, L. (2004). Écrire/Réécrire le/au féminin : notes sur une pratique. *Études françaises*, 40 (1), 11-28.
- GUIRAUD, P. (1978). La rhétorique de l'érotisme. Dans P. GUIRAUD, *Sémiologie de la sexualité* (p. 107-133, 173). Paris : Payot.
- HEIDMANN, U., HENNARD DUTHEIL DE LA ROCHÈRE, M. (2009). New Wine in Old Bottles : Angela Carter's Translation of Charles Perrault's « La Barbe bleue ». *Marvels & Tales : Journal of Fairy-Tale Studies*, 23 (1), 40-58.
- IBRAHIM, F. (2010). Le conte entre écriture et réécriture : tradition ou innovation? *Synergies* (7), p. 89-98.
- LAU, K. J. (2008). Erotic Infidelities : Angela Carter's Wolf Trilogy. *Marvels & Tales : Journal of Fairy-Tale Studies*, 22 (1), 77-94.
- LENOIR, R. (2006). Famille et sexualité chez Michel Foucault. *Sociétés & Représentations*, (22), 189-214.
- LOKKE, K. (1988). « Bluebard » and « The Bloody Chamber » : The Grotesque of Self-Parody and Self-Assertion. *Frontiers : A Journal of Women Studies*, 10 (1), 7-12.
- LORD, V. (2009). Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans Les ombres d'Éva Senécal (Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal).
- LURIE, A. (2004). *Il était une fois — et pour toujours. À propos de la littérature enfantine* (traduit de l'anglais par Emmanuelle Fletcher). Paris : Éditions Payot & Rivages.
- LURIE, A. (1991). *Ne le dites pas aux grands. Essais sur la littérature enfantine* (traduit de l'anglais par Monique Chassagnol). Paris : Éditions Rivages.
- MAKINEN, M. (1992). Angela Carter's « The Bloody Chamber » and the Decolonization of Feminine Sexuality. *Feminist Review*, (42), 2-15.
- ROY, B. (1974). La belle e(s)t la bête : aspects du bestiaire féminin au moyen âge. *Études françaises*, 10 (3), 309-317.

- SHEETS, R. A. (1991). Pornography, Fairy Tales, and Feminism : Angela Carter's « The Bloody Chamber ». *Journal of the History of Sexuality*, 1 (4), 633-657.
- SAINT-MARTIN, L. (2013). Quatre femmes et un loup : le désir féminin dans « Le Petit Chaperon rouge » et ses reprises contemporaines ». Dans I. BOISCLAIR et C. DUSSAULT FRENETTE (dir.), *Femmes désirantes – Art, littérature, représentations*. Montréal : Les éditions du remue-ménage.
- TABET, P. (2004). *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel* (traduit de l'italien par José Contréras). Paris : L'Harmattan.
- WAGNER, F. (2002). Les hypertextes en question : (note sur les implications théoriques de l'hypertextualité). *Études littéraires*, 34 (1-2), 297-314.